



Jean-Joël Brégeon

Le secret du Connétable

éditions du
ROCHER

Roman historique

Le secret du Connétable

Direction éditoriale : Jean-Marc Bastière

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN 978-2-268-07648-5

ISBN epub : 978-2-268-08048-2

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puérilité. Pris à cette nouvelle vie, mon maître déserta Moulins et fit de longs séjours à Paris dans l'hôtel de Bourbon que je trouvais bien sombre et très humide mais qui, à deux pas du Louvre, nous facilitait la vie.

De tous les vassaux du Valois, le connétable de Bourbon tranchait par sa prestance. Son équipage était de loin le plus imposant de toute la noblesse. Je l'ai vu chevaucher, entouré de ses écuyers, pages et laquais, lui-même vêtu d'une robe longue de drap d'or, fourré de martres zibelines, le bonnet chargé de pierres dont la valeur dépassait 100 000 écus. François d'Angoulême, qui avait les mêmes goûts ostentatoires – que pour mon compte je blâme car c'est pitié de voir une belle et vieille maison ruinée par la prodigalité de ses enfants –, avait du mal à se parer d'étoffes plus éclatantes. Les compliments qu'il troussait à mon maître laissaient percer une pointe d'agacement.

La campagne de 1515 vit le roi et son connétable revêtir d'autres atours. Je veux parler de leurs précieuses armures. François d'Angoulême arborait sa fameuse « armure aux lions » avec, sur le plastron, le collier de Saint-Michel et une croix damasquinée d'argent ; sa bourguignote « *alla antiqua romana* » avait la forme d'un mufle léonin, un beau travail en repoussé exécuté dans l'atelier des maîtres Giovanni et Paolo Negroli que j'ai vu travailler plus tard à Milan. Le Connétable s'était réservé une cuirasse presque semblable mais il avait opté pour une bourguignote au griffon. Ces belles pièces damasquinées demandent un entretien attentif et je me suis souvent mis en colère contre les laquais qui les lavaient à même le courant puis les séchaient avec de grossières guenilles. Il n'est pas de plus belle apparition sur un champ de bataille que celle d'un chevalier tout caparaçonné et qui fait tournoyer sa masse d'arme pour fracasser les crânes des piétons qui l'assaillent comme de vilains insectes.

Je n'ai rien vu de Marignan et je serai bien incapable encore aujourd'hui de dire ce que j'y fis exactement, pris dans la mêlée, frappant d'estoc et de taille près de mon maître qui, comme à l'accoutumée, jubilait dans cette tourmente. Nous avons fait un carnage de Suisses et c'est dans cette journée que je vis à l'œuvre pour la première fois les lansquenets qui allaient devenir les plus fidèles soldats du Connétable. Rudes compagnons, diables roux ou blonds, qui faisaient tournoyer leurs épées comme les enfants le font d'une légère badine. Mais c'était de leurs arquebuses qu'ils tiraient le plus grand profit. Je les ai vus enfoncer leurs éternels rivaux les Suisses, se jouer de leurs longues piques et les abattre comme des quilles avec leur feu roulant.

Mon maître m'a souvent parlé de Marignan :

– Guillaume, tu as peut-être participé à la dernière charge victorieuse des gens d'armes. Nous avons été vainqueurs mais c'est miracle. Si nous avions perdu nos canons, si nos adversaires avaient pu les retourner contre nous, nous étions morts, entends-le bien. Non, la guerre ne doit plus se faire ainsi !

– Monseigneur, je vous crois et pour moi l'effet de toute cette canonnade c'est d'avoir vu la poudre offusquer le peu de lumière qui venait du jour naissant. C'était comme si à nouveau les ténèbres nous ensevelissaient. Quand votre pauvre frère s'est fait désarçonner j'étais à quelques pas et pourtant il m'a semblé comme une ombre gémissante vite submergée par les escopettiers qui l'ont égorgé avant de lui arracher ses pierres.

La disparition de son frère François laissait mon maître encore plus seul. Le jeune garçon promettait beaucoup, il n'avait pas vingt ans le jour de sa mort. En vérité, le soir de cette belle journée, les morts semblaient de trop pour fêter la victoire. Nous n'avions qu'une image en tête : celle du chevalier Bayard armant

son roi chevalier.

Les mois qui suivirent cette victoire furent l'occasion pour le Connétable de manifester tous ses talents. Maître d'œuvre de la chute du château de Milan, négociateur de la reddition du prétendant Massimiliano Sforza, il se distingua encore par son habileté politique. Il contribua beaucoup à hâter la signature du Concordat. Les fêtes données à Bologne le portèrent au zénith de sa réputation. Le roi François, encore étourdi par sa victoire, ne semblait pas en prendre ombrage et il lui donna même la vice-royauté du Milanais avant de rentrer en France.

Durant près d'une année, avec moins de 10 000 hommes – des lansquenets, des aventuriers basques et gascons – mon maître tint tête aux Impériaux dépêchés par l'empereur Maximilien. Il mit Milan en état de siège ; il contraignit ses habitants à travailler aux remparts et leur fit taire leurs sympathies gibelines. Le temps passant, les Impériaux se montrant de plus en plus menaçants, le Connétable demanda des renforts qui ne vinrent jamais. Le roi François restait sourd à tous ses appels. Il prit sur lui et sur sa cassette de recruter des Suisses qu'il acheta à force de cadeaux, de promesses et de caresses. De guerre lasse, mal payés, les mercenaires de l'empereur qui avaient crié qu'ils réduiraient Milan à l'état de Carthage et qu'elle subirait donc une pire destruction que celle infligée trois siècles auparavant par l'empereur Frédéric Barberousse, se replièrent sans gloire et repassèrent les Alpes.

À cette époque, je me retrouvais confiné dans des tâches plus subalternes et jouais surtout de mon « abaque » pour apurer les comptes, car mon maître s'était entiché d'un conseiller politique qui fut jusqu'à la fin son pire inspireur. Je veux parler de Girolamo Morone, fameux jurisconsulte milanais qui passait pour le plus fin diplomate de sa cité. Vrai entremetteur, roué et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temps. Il pensait toujours le ramener à son service, après un petit purgatoire, et cela sans déplaire à sa mère et donc sans lui restituer ses domaines.

Informé de la maladie du Connétable, le roi vint à Moulins avec, tout de même, une puissante escorte. Il trouva le château grouillant de gentilshommes. Il alla droit à la chambre du Connétable et là, sans témoins, ils se parlèrent durant deux longues heures. Je n'ai jamais bien su ce qu'ils s'étaient dit car mon maître ne m'en a parlé que par allusions. Je crois bien qu'il reconnut avoir reçu le chancelier de l'empereur mais il jura aussitôt qu'il n'avait rien pactisé contre le roi, que tous ceux qui se réclamaient de lui le faisaient sans savoir de quoi ils se mêlaient. Le roi ne fut sans doute pas satisfait de toutes ces dénégations mais il fut très impressionné par l'état de santé du Connétable. Mon maître mit beaucoup d'énergie à contrefaire la maladie, il sua sang et eau de telle manière qu'il put prédire au roi sa mort prochaine et lui demander son pardon. Le Valois sortit tout marri de ce conciliabule, persuadé que le Connétable était perdu. Peut-être aussi estimait-il que c'était là la meilleure manière d'éteindre toute cette controverse entre sa mère et le duc de Bourbon qui allait mourir sans héritier !

C'est, je crois bien, le 8 septembre 1523 que nous quittâmes le château de Chantelle à plus de trois cents gentilshommes et tout un équipage de mules et de charrettes lourdement chargées. Très peu, dans cette suite, savaient où on les menait et l'humeur était assez morose. Pour déjouer les espions du roi, le Connétable continuait de jouer les malades. Monté sur sa mule, vêtu d'un manteau fourré et coiffé d'un gros bonnet, il demandait toutes les deux heures à se reposer sous un arbre.

Deux ou trois jours plus tard, alors que nous traversions le Forez, un messenger annonça au Connétable que le roi le déclarait coupable de haute trahison et mettait sa tête à prix.

L'heure n'était plus aux simagrées. Monsieur de Pompérant le fit bien sentir au Connétable en lui exposant que sa trop grosse troupe allait désormais l'indisposer, qu'il fallait renoncer à tout ce monde, le quitter subrepticement pour gagner au plus vite soit le Roussillon où l'on disait l'empereur prêt à intervenir, soit la Franche-Comté où le frère de l'empereur avait rassemblé les lansquenets prévus pour l'invasion du royaume.

À ce point, mon maître décida de s'en remettre à monsieur de Pompérant qu'il lui savait dévoué à la vie à la mort, je dirai plus loin pourquoi. Je fus seul choisi, car je ne compte pas deux domestiques. Je savais trop de choses et mon maître ne pouvait se passer de mes services. Au château d'Herment, monsieur de Pompérant nous cacha dans une garde-robe puis, au petit matin, il réveilla tous les gens du Connétable en leur criant :

– Monsieur de Bourbon nous a quittés ! Chacun pour soi et sauve qui pourra !

Tous s'égaillèrent en moins d'une heure. Une vraie volée de moineaux qui me servira toujours d'exemple et de preuve pour affirmer que la noblesse d'aujourd'hui n'est plus celle de ses pères qui ne se gavait point de mots mais d'actes vrais et loyaux.

La forêt ne m'a jamais effrayé. Je suis né dans un hameau qui en était entouré. D'énormes chênes, des hêtres et des châtaigniers qui avaient toujours été là. Tout jeune enfant, je m'y aventurais au grand dam de ma mère qui, le soir venu, criait pour m'en faire sortir. Elle avait beau me parler de tous les êtres malfaisants et monstrueux qui, selon elle, hantaient et y dévoraient les imprudents, je n'en ai jamais eu cure. Avec mon père, j'ai tendu des collets et toutes sortes de lacets pour piéger les lièvres et les chevreuils. Il m'a appris à cueillir les champignons, les baies et nous avons traîné des sacs et des sacs de châtaignes que nous réduisions en farine afin de la mêler à celle des bleds.

La forêt, il faut l'appriivoiser et cela dès le plus jeune âge. Sinon elle emplit l'âme d'angoisses. De ne plus voir le ciel, de baigner dans la pénombre fait tressaillir les plus braves. Je l'ai bien vu avec mon maître et son lieutenant monsieur de Pompérant lorsque nous étions fugitifs. Ils n'étaient pas vraiment à l'aise. Le fait d'avoir dû quitter ses beaux vêtements navrait le Connétable. Il les avait troqués contre une courte robe de laine noire, une saye de frise grise et un vilain pourpoint : il se laissait pousser la barbe et coiffait son épaisse chevelure d'un chapeau noir ; une simple dague à la ceinture et une grosse bourse en cuir épais qu'il avait chargée de deux ou trois rouleaux de pièces d'or et de lettres de change.

Nous avons d'abord chevauché plusieurs jours puis, en pénétrant dans la montagne, nous avons abandonné nos montures faute d'avoine. Il ne nous est plus resté qu'une mule que nous avons chargée de deux coffres dans lesquels le Connétable conservait ses bijoux, quelques vêtements d'apparat et une dizaine de livres dont il ne se séparait jamais, les Vies de Plutarque, les nouvelles et les contes de Boccaccio... Il avait pris aussi deux pistolets d'arçon, de la poudre mais renoncé à l'épée de connétable qui aurait pu attirer l'attention.

Au bout d'une dizaine de jours, à vivre dans les bois, nous avons épuisé nos vivres et seuls mes pièges nous permettaient encore de nous rassasier. Monsieur de Pompérant évitait tous les lieux habités. Il connaissait assez bien ces régions et nous dirigeait fermement vers le midi. À la mi-octobre, nous avons atteint Mende et, nous laissant cachés à bonne distance, il s'y est rendu pour prendre des nouvelles. Elles n'étaient pas bonnes. Personne n'avait entendu parler d'une entrée en force des Impériaux en Roussillon et les habitants manifestaient le plus grand calme, mal informés d'ailleurs sur la « trahison » de mon maître. Très peu avaient pris connaissance des placards qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comme il défaillait et que tous voyaient maintenant ses minutes comptées, mon maître le remit à son chapelain qui le confessa. Peu après, il revint encore lui parler mais, cette fois, je ne peux rien dire de leurs propos car je gardais mes distances et le Connétable lui parlait presque dans l'oreille. Le pauvre chevalier n'avait plus la force que de répondre par des remuements légers des lèvres.

Il rendit l'âme à la nuit tombée. Comme il avait demandé que son corps fût emporté en France, mon maître fit faire un solide cercueil enduit de poix, puis il ordonna à plusieurs gentilshommes de sa suite de prendre la tête d'un cortège funèbre qui, à la lueur des torches, gagna Ivrea, où Bonnivet faisait halte.

Cette mort assombrit le Connétable. Il aimait le seigneur de Bayard et savait que de son côté ce preux avait beaucoup gémi lorsqu'il avait rompu avec le roi. Ils avaient toujours échangé les marques du compagnonnage militaire et si le Connétable, de par son sang, avait la préséance sur Pierre du Terrail, dans le vif du combat, il le tenait pour son égal. N'était-ce pas à son école qu'il avait tout appris de la guerre quand, presque enfant, il écoutait le chevalier lui raconter ses campagnes ? Certes, sur l'art militaire, le chevalier Bayard avait les vues courtes. Il ne pouvait admettre le rôle grandissant des piétons dans les batailles ; les armes à feu lui faisaient horreur et il n'en portait pas. Il témoignait d'une époque révolue, d'une forme de société chevaleresque qui s'éteignait, crispée, accrochée à toutes ses marques distinctives.

Mais sa vie montrait que si la guerre peut être le plus honteux divertissement des hommes, elle est aussi pour quelques-uns l'occasion d'exalter les plus belles vertus. C'est aussi une règle que j'ai entendue de la bouche de tous les vrais capitaines : la guerre étrangère est un mal plus doux que la civile. Cette fois, le

Connétable ressentait toute la souffrance qu'il faut accepter d'endurer lorsqu'on se bat contre les siens.

VII

Après la déroute de Bonnavet, l'armée impériale a pris le temps de reconstituer ses forces. Le butin aidant et les arriérés de solde enfin réglés, elle a retrouvé tout son allant et le Connétable a pu reprendre ses plans d'invasion du royaume. À lui d'entrer par la Provence, à l'empereur de pénétrer par le Roussillon, au Tudor de menacer Paris.

Je ne doutais pas un instant des capacités militaires de mon maître ni de l'outil que l'empereur avait bien voulu lui confier. L'armée impériale recrutait ses hommes dans le royaume de Naples, en Castille et dans l'Empire, surtout en Autriche. Là, de petits chevaliers qui n'avaient d'autres revenus et d'autre envie que la guerre recrutaient sur leurs terres des paysans qu'ils formaient au métier des armes. Le mot lansquenet veut simplement dire, je crois, « gens du pays » mais, au cœur des batailles, il prenait une tout autre résonance car il jetait l'effroi chez l'adversaire. Avec leurs chants scandés et sourds qui montaient comme des mélopées funèbres, le roulement de leurs tambours, leurs costumes multicolores et leurs barbes épaisses, ils ressemblaient à des cohortes de démons qui auraient battu le rappel pour le Jugement dernier.

À marcher dans leurs rangs sur les chemins brûlants poussiéreux de la Provence, j'ai appris à les regarder autrement. Souvent enjoués, mais aussi querelleurs, ils formaient de petites bandes qui se reconnaissaient à des signes distinctifs et à des formules qu'eux seuls comprenaient. L'obéissance aux chefs était leur plus grande qualité, elle était presque toujours exemplaire et, de toute façon, les manquements au règlement étaient punis de la manière la plus féroce. J'ai assisté plusieurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

leur vie. Le Connétable éprouvait une profonde tristesse à voir « les meilleurs chevaliers du monde » ainsi réduits et il tenait absolument à adoucir leur malheur. Même le sort du seigneur de Bonnivet l'avait ému.

Cet indigne chevalier avait payé de sa vie la suite de mauvais conseils qu'il avait prodigués à son roi. Mais quand il avait vu que le sort des armes lui était fatal, il s'était jeté dans la fournaise et tête nue, la masse d'arme tournoyante, il avait fracassé les crânes de tous ceux qui cherchaient à le désarçonner. Mon maître et moi nous l'avions vu succomber à quelques pas sans pouvoir entrer dans cette mêlée et plus tard nous avons eu du mal à retrouver son corps.

Il gisait tout démantibulé, son armure envolée, tout son linge souillé, le visage fracassé, mâchoire pendante. Mon maître l'a toisé quelques instants et, je l'ai bien observé et veux en attester, il l'a quitté, les yeux mouillés en grommelant :

– Me voilà bien navré de sa disparition. Vivant je l'aurai humilié ; mort, j'ai de la peine pour son nom et pour les siens. Mais il s'est racheté.

La belle mort de Bonnivet ne fut pas la seule. Je ne m'épuiserai pas à donner les noms de tous ceux qui se sont sacrifiés pour François d'Angoulême, même si je note ici monsieur de Lorraine, monsieur de La Palisse, monsieur de Toulouse-Lautrec, monsieur de La Trémoille... Et je n'oublierai pas de mentionner l'attitude lâche et méprisante de monsieur d'Alençon qui s'enfuit du champ de bataille et courut jusqu'à Lyon où il mourut autant de dégoût de lui-même que des fièvres attrapées dans les marais de Pavie. Son épouse, la sœur du roi, s'est ainsi retrouvée veuve d'un capon qu'elle n'avait jamais estimé mais que la reine Louise, avec ses bas calculs, lui avait imposé.

Voilà tout ce que j'avais à dire de cette journée de Pavie. Elle

restera longtemps mémorable. Pour les détails et l'intelligence du combat, je laisse cela à d'autres. Je ne sais si monsieur de Montluc l'a fait, s'il a trouvé un bon libraire pour se faire imprimer et si dans sa chronique il a bien témoigné des bons gestes de mon défunt maître.

J'en viens maintenant à tout ce qui suivit cette bataille. Nous étions vainqueurs mais la désunion s'aggravait entre les généraux de l'empereur. Le marquis de Pescara jalousait le Connétable.

Ce grand capitaine, dont je ne diminuerai pas les mérites, vieillissait mal. Malade, souffrant de mille blessures, il déversait sa bile sur tous ceux qui lui faisaient de l'ombre. Il en voulait à l'empereur de ne pas le récompenser à hauteur de ses faits d'arme. Il se croyait le jouet de l'ingratitude et de la malignité. Cette disposition d'esprit n'échappa pas à Girolamo Morone qui, désormais, régnait en maître sur la diplomatie impériale en Italie. Ce cauteleux était devenu l'homme indispensable à tous. Il conseillait mon maître mais ne se privait pas de donner ses avis au vice-roi et au marquis de Pescara. Tous l'écoutaient car sa science des cours italiennes passait pour incomparable. Il connaissait tous les cardinaux, pouvait décrire les tares et les vertus du moindre des principicules et tenait à jour la liste du sénat et du collège vénitiens.

Il se croyait si sûr de lui qu'il échafauda une incroyable machination qui, menée à terme, devait libérer l'Italie des « barbares », l'unifier et la rendre ainsi maîtresse de son destin. Il reprenait à son compte les discours du florentin Machiavel. Mais s'il couvrait sa démarche de cette défroque, il n'en épousait aucunement les fondements. Sa fourberie était entière.

Alors que, depuis la France, la reine Louise cherchait à former une ligue contre l'empereur et qu'elle se disposait à

remettre en selle le pitoyable Massimiliano Sforza, enfermé dans le donjon de Loches depuis des années, Girolamo Morone tissait sa toile d'intrigues, visant à faire du marquis de Pescara le capitaine général de toutes les forces italiennes confédérées. Alliance scellée par le pape Clément et financée par la république de Venise... Durant plusieurs semaines, profitant que le sort du roi de France restait en suspens, il conduisit son intrigue avec la plus grande énergie. Le détail de ses plans ne nous fut connu que lorsqu'il fut démasqué. Sous la menace et aussi un peu sous la torture, il avoua tout.

Morone avait tout misé sur Pescara. Il avait voulu jouer avec ses sentiments italiens car le marquis avait épousé Vittoria Colonna qui tenait à l'une des plus distinguées familles romaines ; il avait cru que le ressentiment éprouvé par l'ombrageux général l'aiderait à franchir le pas. À l'égard de mon maître il se montra beaucoup plus circonspect. Il savait que le Connétable comptait rétablir sa situation par la négociation qui allait s'ouvrir avec François d'Angoulême. Ne m'avait-il pas demandé de dresser le récapitulatif de ses plaintes et la somme des réparations qu'il entendait bien obtenir ? Mon maître croyait encore à la parole de l'empereur. Sans le contredire ouvertement je m'efforçais de lui montrer que cela ne serait pas aussi facile qu'il l'imaginait. Mais quand je vis que Morone construisait le même discours que moi pour mieux préparer le Connétable à entrer dans la conjuration, je cessai mes avertissements et l'assurai que tout pouvait se régler à condition de bien faire le siège de l'empereur, de le voir en particulier et de ne rien céder. De la sorte je parvins à faire barrage à l'enragé comploteur.

Morone comprit la manœuvre et, dès lors, il m'évita. Peu à peu, il cessa d'entreprendre mon maître et poursuivit son entreprise bouche scellée. Sa perte vint du marquis de Pescara. Ce grand capitaine avait trop de loyauté dans l'âme et ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et, sans lui, ils en seraient venus au duel.

– Guillaume, j’ai trouvé l’empereur fat et enfant, comme encore chaperonné. Tout vaniteux que la victoire de Pavie soit survenue le jour de son anniversaire. Pour masquer sa gêne à mon égard, il a multiplié les politesses ; il m’a fait souper avec lui et il m’a couvert de douces promesses : le Milanais, la capitainerie générale de l’armée d’Italie et, comme je lui rétorquais qu’il m’enlevait ce que j’espérais le plus, sa sœur Éléonore, il s’est lancé dans de filandreuses considérations qui sentaient la mixture mal digérée. On lui avait fait la leçon.

Désormais, c’était l’amertume qui dominait la conduite du Connétable. Il se sentait isolé, déjà perdu dans l’esprit de ceux qui l’avaient joué contre le roi. L’influence de Morone devint prépondérante et cet intrigant n’eut pas le moindre scrupule à le conduire vers les décisions les plus atroces. Il lui présenta des pièces et des rapports d’espions qui tendaient tous à montrer que le pape Clément n’était pas pour rien dans sa demi-disgrâce auprès de l’empereur.

Le Connétable fut pris de fureur. Il en revint à sa vieille intention de marcher sur Rome et d’infliger au pape une punition exemplaire. Il avait sous les yeux les lettres de Georg Frundsberg qui ne traitait jamais autrement le pape Clément que d’eunuque mitré et lui promettait les tourments éternels. La goutte d’eau qui fit déborder le vase, ce fut la lettre de l’empereur lui annonçant que désormais il partagerait son commandement avec le duc de Ferrare. C’était là une humiliation insupportable pour le Connétable.

– Comment ose-t-il me donner ce minuscule despote pour commensal ! Sa principauté tiendrait dans ma main. Qu’il reste chez lui à contempler ses Tiziano mais qu’il ne vienne pas ici à Milan, je ne le recevrais pas ! Cette fois, j’ai assez tergiversé. Je laisse Milan sous la férule de Morone et je pars rejoindre

messire Georg qui me dit avoir franchi les cols.

La jonction avec les lansquenets se fit à mi-distance des terres du duc de Ferrare et de celles du marquis de Mantoue. Ces deux princes n'en menaient pas large, surtout le premier, et ils répondirent avec une célérité inaccoutumée à nos demandes de fourrages, de vivres et de munitions. Le duc de Ferrare alla même jusqu'à offrir quelques-uns de ses canons et tout un lot de poudre et de boulets. Le Connétable en riait :

– Voilà bien l'oiseau mal emplumé que l'Empereur me demandait d'accepter comme mon pendant. Ce pleutre n'a plus une goutte du sang de ses ancêtres. Il fait honte à tous ces grands condottières qui ont fait trembler l'Italie.

Messire Georg n'avait pas menti : il amenait bien dix mille lansquenets. Mais dans quel état ! Loqueteux, épuisés par une traversée des Alpes qui s'était faite sous des pluies battantes, dans la neige fondue et la boue. Très vite, ils avaient été condamnés à la rapine pour se nourrir, à court de tout et dans des dispositions d'esprit exécrables. Ils juraient que « cette fois messire Georg avait dépassé les bornes, qu'il n'était plus leur père mais leur bourreau, qu'ils ne venaient pas en Italie pour recevoir un petit ducat de-ci de-là et que maintenant cela suffisait... Où les menait-on ? On leur parlait de Florence, de Rome, de descendre jusqu'à Naples, mais pour quoi faire ? Et d'ailleurs à qui obéissait-on ? Était-ce toujours à César (c'est ainsi qu'ils appelaient l'empereur Charles) ? Que voulait Bourbon ? Pourquoi gardait-il ses plans secrets ? Qui commandait ? Qui dépassait l'autre, de messire Georg et du Connétable ? »

Les discussions allaient bon train. Les hommes délaissaient leurs habituelles parties de dés pour se quereller sur l'attitude à prendre. Les capitaines ne parvenaient plus à les apaiser. Les lansquenets n'étaient pas les pires. Dans l'armée que nous

avons sortie de Milan, les hommes avaient encore plus mauvais esprit. C'étaient des Galiciens, des Basques, des Navarrais, de vieux routiers de toutes les guerres depuis quinze ou vingt ans et qui ne s'en laissaient pas compter. Pauvres comme Job car ayant gaspillé leurs parts de butin successives entre deux campagnes et maintenant la bourse plate, leurs armes usées, ébréchées, les mousquets couverts de rouille. S'ils ne s'acoquinaient pas avec les lansquenets, faute d'entendre leur langue, ils étaient bien d'accord avec eux pour forcer les chefs à les servir en or et non en vaines promesses.

Le tumulte qui saisit le camp ne dura que quelques heures mais il fut d'une violence que nous n'avions pas imaginée. Après avoir assommé les quelques officiers qui voulaient leur faire rebrousser chemin, les hommes marchèrent sur les tentes des chefs et les envahirent. Le Connétable qui était à quelque distance en train de passer en revue un envoi du duc de Ferrare accourut lorsqu'il apprit que messire Georg était encerclé par une meute vociférante. Et pourtant ce grand chef avait tout pour rétablir l'ordre : imaginez ce colosse d'au moins six pieds, le visage mangé par une barbe rousse, les yeux furibonds, la masse d'arme d'une main, de l'autre un gantelet de fer qu'il n'avait pas mis mais dont il se servait à coups redoublés pour faire reculer ses assaillants. Il leur criait :

– Mes enfants ! Mes enfants ! Reprenez-vous. J'ai ici une bonne nouvelle pour l'armée : l'empereur nous envoie 100 000 ducats. Chacun aura sa solde pour un mois. Et ce n'est pas tout : Ferrare et Mantoue nous ont fait parvenir du vin, du blé et tout un troupeau de bœufs gras ! Je vous le dis, cela suffit, rentrez dans les rangs !

Les lansquenets semblaient hésiter. Mais l'un d'eux, un géant qui dominait Frundsberg d'une tête vint le toiser à quelques pas et, tout d'un coup, il planta devant lui son énorme épée à deux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passer plusieurs mois à Golconde pour faire fructifier ses affaires. Je lui ai dit que le prince était belliqueux, toujours prêt à en découdre avec ses voisins et que dans ces conditions son commerce serait bien difficile.

Il a ri de cette mise en garde, m'affirmant que ce païen ne pouvait pas être plus brutal que tous ces seigneurs qu'il avait connus dans son Bourbonnais et, plus tard, en Italie. J'ai cru que nous allions passer une soirée agréable à deviser et je l'ai invité à partager mon repas. Mais il s'est renfrogné et j'ai compris qu'en insistant j'allais l'importuner. Son fils, grand gaillard bien découplé mais si jeune qu'il n'avait qu'un mince duvet au menton, ne parlait pas. Leur équipage tenait à leurs montures et à une bourrique qui portait deux gros coffres. Ils n'avaient pas de serviteurs.

J'ai pris mon repas à l'autre bout de la cour, sous le portique. Ils se sont couchés avant moi, roulés dans des couvertures à même le sol près du petit foyer qu'ils avaient allumé. Au matin, je me suis réveillé le soleil était déjà haut. J'ai tout de suite regardé de l'autre côté de la cour mais le sieur d'Argillières était déjà parti.

J'allais reprendre ma route et je houspillais mes serviteurs qui n'avaient pas tout emballé, lorsque le tumulte s'est installé dans le sarai. Les gens hurlaient : un accident, sur le pont de bois, très long, qui permet de traverser les marécages. Il s'était effondré et avait précipité deux voyageurs chrétiens avec tout leur équipage. Ils avaient péri noyés.

Je me suis tout de suite rendu sur les lieux et quand je suis arrivé les indigènes remontaient un corps, celui de monsieur d'Argillières, son fils restait introuvable, englouti dans les vases. Un des deux coffres avait été repêché. Je l'ai ouvert. Tout était gâté par l'eau et je n'ai pu sauver que quelques plats d'argent, une paire de pistolets et une belle dague de travail

italien.

Je ne pouvais pas m'attarder mais il me fallait au moins donner une sépulture chrétienne à ce pauvre d'Argillières. J'ai fait creuser une tombe. Pour son fils, les indigènes m'ont assuré qu'il était trop tard pour retrouver le corps, ces vases avaient des pieds et des pieds d'épaisseur...

J'ai gardé la dague. La lame est gravée, on y lit cette maxime : « Omnis spes in ferro est. » Je traduirai : « Tout mon espoir est dans le fer. » Voilà bien là mot d'un homme qui s'était éloigné de Dieu pour tutoyer le Diable !

Table des matières

Prologue - Goa, an de grâce 1539

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

Épilogue

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France